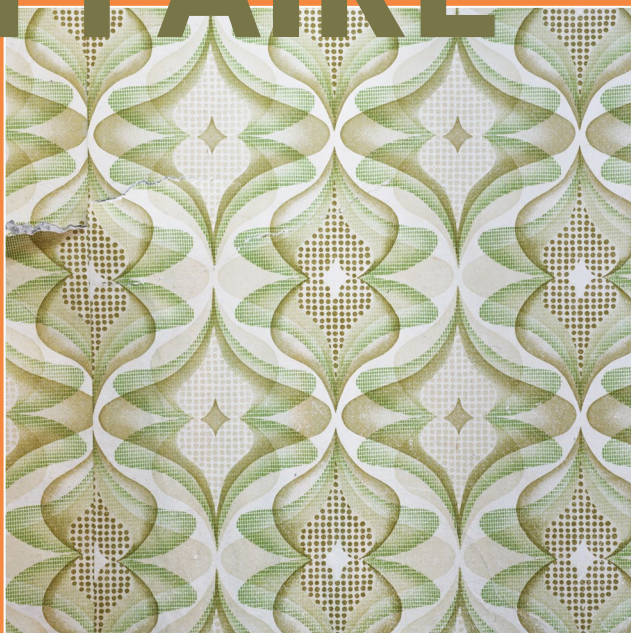


Caroline Louisseize

LA PIRE AFFAIRE



RÉCIT

Noroît

Caroline Louisseize est écrivaine et musicienne. Elle a publié *Aura* (finaliste au Prix des collégien·ne·s, 2013) et *Répliques* (2016) aux éditions Poètes de Brousse. Elle a obtenu le premier prix au concours de poésie Geneviève-Amyot en 2017. *La pire affaire* est son quatrième livre.

La pire affaire

Le Noroît souffle où il veut, en partie grâce aux subventions du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec. Les Éditions du Noroît bénéficient également de l'appui du Fonds du livre du Canada et du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec (gestion SODEC).

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN : 978-2-89766-494-7

Tous droits réservés
© Éditions du Noroît, 2025

DISTRIBUTION AU CANADA
Dimedia
539, boulevard Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

ÉDITIONS DU NOROÎT
202-4609, rue D'Iberville
Montréal (Québec)
H2H 2L9
www.lenoroit.com

Imprimé au Québec, Canada

Caroline Louisseize

La pire affaire

Noroît

*Dis oui à ce que te signale ta peur, désire.
Le choix se situe entre lèvres closes et
bouche bée.*

CRITIQUE DU JUGEMENT, PASCAL QUIGNARD

1.

LA PERSONNE LA PLUS
EXTRAORDINAIRE DU MONDE

« Vous pouvez entrer, on ne le voit pas », dit la sœur.

LA MÉTAMORPHOSE, FRANZ KAFKA

J'ai échappé
aux grandes menaces
aux grandes mains
on m'a donné
un nid tout chaud aimant
fragile je n'avais pas appris à en sortir
sinon pour revenir
les ongles salis
le sang séché
pas appris à reconnaître
le risque
je présentais toujours
les endroits les plus vulnérables du corps
comme autant de preuves
mes poignets le pli de mes genoux
j'aurais aimé être de celles qui ne demandent rien
qui savent dire non
sans craindre de disparaître
mais j'étais touche pas à ça j'étais
laissée là
aux lieux dénudés
aux puits de lumière
au creux des bois
refuge des acouphènes
toute approche équivalant à un suicide
chaque mot un suicide répété à l'indifférence
suicide spectacle suicide tragique
codé épistolaire
suicide sensations fortes suicide vidé

suicide sabotage avec style à main armée point final
du corps dans le royaume des maîtres
en noyade paranoïaque
j'apprenais l'effacement je restais
dans l'attente de vivre
je cherchais
la couleur
de l'oiseau surgie derrière son chant
avant de prendre conscience
à mon tour du pouvoir de dire
oui
d'avoir bras et jambes pour la course
pour que ça marche
pour trouver
quelqu'un à demander avec les yeux
pour être vue
reconnue
quelqu'un à demander pour croire
goûter le début d'une cohérence
l'amour très fort
qui sait.

Les nouveaux voisins, les doigts croisés dans le dos, n'ont pas encore de noms. Pour les connaître et jouer avec eux, ça prend des bouches barbouillées de popsicle à la bouette. Ça prend un mot de passe et je ne sais pas ce que ça veut dire, *manche de pelle*, à part tricher, bousculer, inventer les règles à mesure.

Notre ville s'appelle maintenant terrebonne, mais c'est juste du sable. Et le sable s'incruste dans les lignes de ma main, dans les empreintes de mes doigts, sous mes ongles. Le sable griche sous mes pieds, sur le plancher, dans les fibres du coton blanc de mes bas, gâchés pour toujours. Au moins, à hochelaga, on pouvait faire du tricycle propre avec les cousins, sur le balcon en *u* au troisième étage. Danser sur *pied de poule* comme des toupies dans le salon.

Les formules s'élèvent en mètres carrés à l'échelle – *quatre par six, huit par dix* : papa construit une aire de jeu pour mon frère et moi. Les chiffres forment un vrai château. La dextérité cliquète sur la calculatrice, dans l'odeur des crayons aiguisés. À l'équerre, les deux par quatre et quatre par huit font la plus belle cour du quartier et même du monde. Moi, je ne vais pas jouer, moi je reste à la table, je préfère la transformation des chiffres et des esquisses – brio, magie ! –, pour devenir architecte plus tard. Les narines des voisins se collent sur la porte-patio – *on peut-tu jouer dans votre cour pendant que vous soupez ?* – leurs nez restent pendant qu'on mange. Mais on le sait très bien, phil et moi : une fois devant la classe, ils vont nous renier, nous, les mal habillé·es.

Maman nous faits des kits assortis dans des retailles de cotons ouatés. Ça ressemble aux courtepintes de grand-maman, c'est bien beau, mais on a hâte que papa reçoive sa paye pour aller chez croteau. Je veux être normale. Si j'étais comme les autres, je n'aurais pas besoin de regarder l'asphalte et partout autour, de botter les boutons de fleurs jaunes qui sentent la pomme. De suivre la conquête lente du trèfle dans la gravelle, les attaques innocentes de pissenlits sur le gazon. Je n'aurais plus à éviter les mains de cynthia lemieux qui s'agitent, virevoltent et accaparent l'arrêt de bus avec ses histoires de virées en ville les fins de semaine.

Les yeux de cynthia sur mon linge, hostile et némésis : ma référence.

Au son de la cloche, midi. L'apocalypse arrive sans crier gare, en courant puis chut, murmures : la horde s'installe à la table et au jeu du téléphone. Si c'est moi qui finis, toute la table se moque. Si c'est moi qui commence, si je suis deuxième, dixième, même chose. Entre quelles chaises les mots ont-ils changé et pourquoi? Ne pas m'expliquer est encore plus drôle. Tout ce que je comprends à ce jeu, c'est : bouches pleines de similipoulet dans l'oreille, de beurre d'arachide, remplies de chuchotements, toutes qui puent d'une oreille à l'autre la moutarde, une mèche qui penche, puis ça éclate jaune acide, pouffe, la viande froide à pleines bouches, et les langues qui crient.

Vers qui me tourner maintenant pour essorer ma candeur, sourire, dans quelles mains tordre mes palpitations encore?

Derrière chaque arbre, une amie se métamorphose en ennemie : la déception glisse rapidement vers le mépris. Des petits riens s'accumulent, s'empilent et picotent – *ouste sangsue, dégage microbe* – les petits riens s'immiscent, palpables mais indéfinissables, dans mes neurones fatigués de traquer un peu de chaleur – *t'as des chenilles plein les cheveux les épaules la tête*. Au son de la cloche, les riens et les ennemies disparaissent en rang. En fouets disciplinés, leurs cheveux blonds et longs replacés avec soin, elles s'esclaffent, se trémoussent, talons en ruade, rangent leurs petites robes juste de la bonne couleur. Quelle joie, quelle jolie joie.

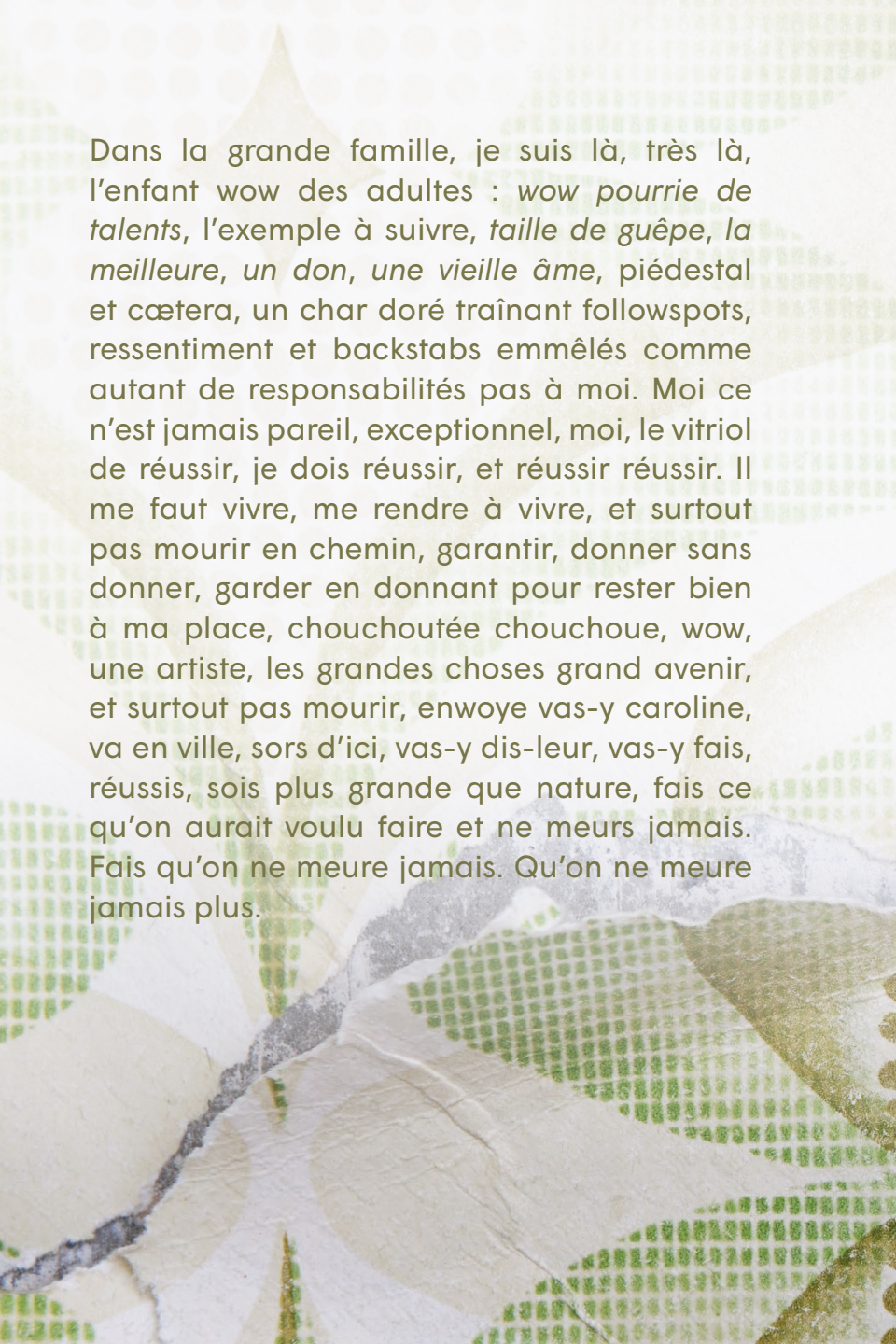
Il y a un ancêtre dans mon nom de famille.
Louis1, louis2, louis20, à l'école j'ai tous
les noms sauf les noms d'arbres de fleurs
mélissa rose marguerite véronique, iris. Je
veux jouer avec lachance laforêt lamontagne
lapierre. Moi je suis *rare ! très noble* : dites
plutôt mémoire honteuse, la petite lousse
louisseize, ancêtre charabia – *mort la tête
coupée, le savais-tu ?*

Me frapper moi? Je n'ai pas stoolé personne, pas touché ni regardé. Ils me donnent le fameux rendez-vous, celui où la foule se presse, les rires et les cris cymbales, la gravelle sur les joues les genoux, le linge déchiré devant les autobus qui partent sans attendre. Toute la journée dans mon ventre, la classe à répondre devient impossible. Incapable, je pense, j'hallucine ou quoi. Mon corps de plomb, ma bouche pétrifiée, implosé mon cœur n'arrive pas à dire simplement cette petite chose : « arrêtez ».

Au son de la cloche, est-ce qu'ils m'ont oubliée? Est-ce que ce sera pire si je cours?

Dans une banlieue où cohabitent différentes nuances de la classe moyenne, une enfant hypersensible subit le bullying et le rejet de ses camarades d'école. Derrière les silences et les railleries, elle fonde son identité sur ses réussites académiques. Se servant de ses aptitudes de perception et d'imitation, elle se construit une armure dans le conformisme. Mais lorsqu'elle arrive à l'université, ses certitudes, son seul ancrage vacille : elle ne sait plus comment exceller en tout. Le monde des idées la déconcerte. Au creux du tumulte, elle apprivoise un vieil allié : la musique.

Entre souvenirs d'une violence psychologique vécue dans l'enfance et quête d'émancipation, Caroline Louiseize replonge dans un *coming of age* qui ne finit jamais tout à fait. Dans une écriture imprégnée de psychanalyse et d'un goût pour l'étrange, le récit serpente dans des zones de froid et de deuils, de vertiges et de superstitions, dans la lutte incessante pour découvrir une authenticité enfouie sous d'épaisses carapaces.

The background of the page is a collage of various elements. It features several overlapping leaf shapes in shades of yellow, green, and brown. There are also pieces of torn, aged paper with a textured, fibrous appearance. A prominent dark, irregular tear or crease runs diagonally across the lower half of the page. The overall aesthetic is organic and layered.

Dans la grande famille, je suis là, très là,
l'enfant wow des adultes : *wow pourrie de talents*, l'exemple à suivre, *taille de guêpe*, la meilleure, un don, une vieille âme, piédestal et cætera, un char doré traînant followspots, ressentiment et backstabs emmêlés comme autant de responsabilités pas à moi. Moi ce n'est jamais pareil, exceptionnel, moi, le vitriol de réussir, je dois réussir, et réussir réussir. Il me faut vivre, me rendre à vivre, et surtout pas mourir en chemin, garantir, donner sans donner, garder en donnant pour rester bien à ma place, chouchoutée chouchoue, wow, une artiste, les grandes choses grand avenir, et surtout pas mourir, enwoye vas-y caroline, va en ville, sors d'ici, vas-y dis-leur, vas-y fais, réussis, sois plus grande que nature, fais ce qu'on aurait voulu faire et ne meurs jamais. Fais qu'on ne meure jamais. Qu'on ne meure jamais plus.